

De la Grèce à l'Arménie, et d'Homère à la Bible

Transpositions culturelles dans la version arménienne de la grammaire de Denys de Thrace

Charles de Lamberterie

1 Introduction

Le traité grec de grammaire le plus ancien qui nous soit parvenu est l'ouvrage intitulé *Téchnē Dionysiou grammatikoû*, que l'on date traditionnellement – à tort ou à raison – du 11^e siècle avant notre ère et que l'on attribue à un auteur connu sous le nom de «Denys le grammairien», dit aussi *Dionýsios Thrâx* «Denys le Thrace» (ou «Denys de Thrace»)¹. Cet ouvrage est, malgré ses dimensions restreintes – il appartient au genre du «compendium technique», florissant à l'époque hellénistique –, véritablement fondateur dans la discipline, et l'influence en a été considérable, aussi bien dans le monde grec proprement dit que dans les pays où les lettres grecques ont été cultivées; c'est le cas notamment de l'Arménie ancienne, où les commentateurs de la grammaire de Denys de Thrace ont été nombreux. Dans cette abondante littérature grammaticale arménienne, qui a été l'objet de nombreuses études², je me limiterai à examiner ici quelques aspects de la version arménienne de la grammaire de Denys (ci-après: *DTArm*), en partant de l'édition classique de Nicolas Adontz (1915), ouvrage écrit en russe, longtemps difficile d'accès mais disponible, depuis maintenant un demi-siècle, en traduction française (1970)³. Du côté de la philologie grecque, je m'appuierai sur l'excellente traduction anno-

-
- 1 Je n'entrerai pas ici dans le détail des débats relatifs à la datation et à l'authenticité de la *Téchnē*. On trouvera un bon état de la question dans l'introduction de l'ouvrage édité par V. Law et I. Sluiter (1995), ainsi que dans les contributions de R.H. Robins et de J. Lallot que contient le même volume. Il en ressort que dans l'état actuel de nos connaissances le problème n'a pas reçu de solution. Voir aussi, dans le même sens, l'ouvrage de Callipo 2011, 9-50.
 - 2 Le meilleur spécialiste de la question dans les dernières décennies a été sans conteste le linguiste arménien Gevorg B. Ĵahukyan (1920-2005), qui a consacré à cette littérature une série de travaux depuis les années '50 du 20^e siècle. On en trouvera une bonne synthèse dans son ouvrage de 1978 (Ĵahukyan 1978, 258-299).
 - 3 Voir la référence donnée dans la bibliographie. Je laisse ici de côté les questions philologiques et historiques (date, lieu et paternité de la version arménienne et des commentaires armé-

tée de la *Téchnē* que l'on doit à Jean Lallot (1989), avec reproduction du texte grec tel qu'il est donné dans l'édition des *Grammatici Graeci* par Gustav Uhlig (1883).

Par la force des choses, la version arménienne de la *Téchnē* n'est pas, à proprement parler, une traduction du texte grec, mais plutôt une adaptation de ce dernier à la langue arménienne : l'objectif que se fixe le traducteur est d'appliquer à sa propre langue, l'arménien, la méthode qu'emploie Denys pour décrire la langue grecque. Mais il est évidemment confronté à la difficulté que constituent les différences entre les deux langues, ce qui l'amène à hésiter constamment entre deux manières de faire :

- (a) Tantôt il prend acte de ces différences, ainsi dans le chapitre consacré aux lettres de l'alphabet (ch. 6, Περὶ στοιχείου «De l'élément», 42-43 L. = Յաղագրութիւն *Yalags tari*, *DTArm* 4) :

Γράμματὰ ἐστὶν εἴκοσιτέσσαρα ἀπὸ τοῦ α μέχρι τοῦ ω.

Il y a vingt-quatre lettres, de alpha jusqu'à omega.

Գիր է երեսուն եւ վեց յայբէ ցրէ:

Gir ē eresun ew vec' y-aybē c'-k'ē

Il y a trente-six lettres, de ayb à k'ē.

- (b) Tantôt, à l'inverse, il entreprend de conformer sa langue au modèle grec, ce qui l'amène à créer des formes arméniennes artificielles dans les cas où les catégories grammaticales du grec sont inconnues de l'arménien (genre grammatical, nombre duel pour les noms et les verbes, distinction du subjonctif et de l'optatif, etc.). Cette manière de faire est particulièrement développée dans les tableaux donnés en supplément à la grammaire proprement dite⁴. Ainsi le traducteur attribue-t-il au verbe կոխեմ *kop'em* «frapper», qu'il donne comme modèle de conjugaison en regard du grec τύπτω, des formes de duel կոխում *kop'om*, կոխոս *kop'os*, կոխոյ *kop'oy* pour les trois personnes en regard du singulier կոխեմ *kop'em*, կոխես *kop'es*, կոխի *kop'ē* à

niens, etc.), qui n'intéressent pas directement mon propos. Sur la version arménienne de la *Téchnē*, voir maintenant la contribution de Clackson 1995.

4 «Supplementa artis» dans l'édition de Adontz 1970, 38-55.

l'indicatif présent (*DTArm* 45); c'est sans doute une pure invention de sa part, mais cela lui permet de conférer à l'arménien une sorte de perfection – *une* forme pour *une* fonction – dont la langue grecque est dénuée, puisqu'elle n'a pas de forme de duel pour la première personne et que la forme *τύπτετον* est commune à la deuxième et à la troisième personne.

2 Procédés de traduction

Les procédés de traduction mis en œuvre dans la version arménienne de la *Téchnē* se caractérisent par deux traits principaux.

2.1 *La Yunaban dproc' «l'école hellénistique»*

L'ouvrage est connu pour appartenir au courant intellectuel que l'on appelle traditionnellement *Yunaban dproc'* «l'école hellénistique» (ou «helléno-philie», ou «hellénisante», peu importe l'équivalent dont on use en français). Je n'ai pas l'ambition de donner ici une vue d'ensemble de cette «école», qui en réalité n'a guère d'unité. Il semble bien, en outre, que l'influence de l'hellénisme sur la langue arménienne soit antérieure à cette «école hellénisante», au point que l'on puisse parler d'une «école pré-hellénisante» qui englobe même les plus anciennes traductions du grec, comme celle du Nouveau Testament. Telle est, en tout cas, la conclusion à laquelle aboutissent nombre de travaux récents, et dont le bien-fondé demanderait une discussion détaillée qui n'a pas sa place ici⁵. Disons seulement que les textes de l'«école hellénistique» se caractérisent, pour l'essentiel, par une manière de traduire le grec en arménien qui relève plus du calque systématique que de la transposition, en sorte que le résultat est une langue largement artificielle, bien loin, au départ, de la langue réelle, mais qui parfois s'y est intégrée : aujourd'hui encore, une large part du vocabulaire savant de la langue arménienne trouve là son origine.

Le cas le plus net à cet égard, et le plus connu, est celui des prépositions et des préverbes, dont la richesse est considérable dans la langue grecque et qui servent aussi, comme préfixes, à former les innombrables composés nominaux que le grec a forgés au fur et à mesure que se développaient les vocabulaires

5 On trouvera une bonne synthèse sur la question dans le chapitre introductif de l'ouvrage de Gohar Muradyan (2012, p. 1-27). Voir aussi, dans le même sens, Tinti 2016 et Meyer 2018-2019, 69-73. Le livre de G. Muradyan fait référence aux travaux, anciens et récents, relatifs à l'«école hellénistique», ce qui me dispensera de les citer ici.

techniques. En regard de cette masse imposante, l'arménien classique est bien pauvre : il n'a que six prépositions (*առ ar*, *զ- z-*, *ընդ and*, *ըստ ast*, *ի / յ- i / y-*, *ց- c-*), dont seules les cinq premières peuvent fonctionner comme préverbes, à quoi il faut ajouter deux préverbes de faible productivité qui n'existent pas comme prépositions, à savoir *(հ)ան- (h)an-* et *նի- ni-*, liés entre eux par le fait qu'ils indiquent respectivement un mouvement vers le haut et vers le bas⁶. On ne peut que souscrire au jugement de Meillet : « Dès les plus anciens textes, les préverbes ne tiennent en arménien presque aucune place »⁷. Et il en va de même pour l'emploi des mêmes éléments au premier membre de composés nominaux. Les représentants de l'école hellénistique se sont appliqués à remédier à cette pénurie, qui, rendant malaisée la traduction des composés verbaux et nominaux du grec, interdisait du même coup à la langue arménienne de disposer d'un vocabulaire savant. Les faits sont bien décrits par Adontz dans son ouvrage fondateur, et l'analyse qu'il en donne reste encore valable aujourd'hui :

Les spécialistes de la philologie arménienne savent bien ce qui fait l'originalité de la langue hellénophile. Cette originalité est si manifeste qu'elle permet de repérer aisément toute œuvre de l'école hellénophile et elle apparaît non seulement sur le plan de la grammaire, en particulier dans la syntaxe, mais aussi sur celui du lexique, adapté à la morphologie grecque. Le lexique arménien se distingue du lexique grec principalement par l'absence de mots composés au moyen de prépositions-préfixes. Dans leur zèle à rapprocher les deux langues, les représentants de l'école hellénophile s'efforcèrent de suppléer cette lacune en recherchant, pour chaque préposition grecque, un équivalent arménien. À cette occasion, ils ne

6 Je me permets, sur ce point, de renvoyer à mon article des *Mélanges* en l'honneur de Nina Garsoïan (Lamberterie 1996[97]), où j'ai cherché à montrer que le préverbe que l'on pose traditionnellement sous la forme *(հ)ան- (h)an-* est en réalité *(հ)ան- (h)an-*. Cette étude vient en complément à celle que j'avais consacrée au préverbe *ni-* (Lamberterie 1986, 49-57), en examinant notamment le cas du verbe *ներկանում nerkanem* « teindre, colorer ». C'était, au départ, un composé du verbe usuel *արկանում arkanem* « jeter » (*nerkanem* < **ni-arkanem* « plonger dans une cuve »), mais la conjugaison en a été remaniée dès les débuts de la tradition. À l'indicatif aoriste, on attendrait une forme de 3^e sg. **neark* « il teignit » (< « plongea dans un bain de teinture ») < **ni-ark* (pour le traitement, comparer *երկեսամ erkeam* « âgé de deux ans » < **erki-am*), mais on a *ներկ enerk* en regard de la 1^{re} sg. *ներկի nerki* (< **nearki* < **ni-arki*) d'après le modèle de *բերի / եբեր beri / eber* (de *բերնս berem* « porter »), *տեսի / տեսու tesi / etes* (de *տեսանում tesanem* « voir »), etc. Cela prouve que synchroniquement ce verbe n'était plus senti comme un composé de *arkanem* (aor. ind. 3^e sg. *ark* « il jeta »).

7 Meillet 1962, 113 (< Meillet 1910-1911, 122). L'exemple cité dans la note précédente montre bien la justesse de cette doctrine.

se contentèrent pas de faire appel aux prépositions disponibles mais en créèrent de nouvelles en adaptant des matériaux locaux plus ou moins connus.

Et l'auteur de dresser une liste de ces équivalents: ապա- *apa-* et բաց- *bac'*- en regard de ἀπο-, արտ- *art-* de ἐκ-, ներ- *ner-* de ἐν-, մատ- *mat-* et յար- *yar-* de παρ-, վեր- *ver-* de ἀνα-, մակ- *mak-* de ἐπι-, դեր- *der-* de ἀντι-, etc., soit vingt-six unités au total dans son relevé⁸. Mieux encore, voici ce qu'on peut lire dans le chapitre de la *Téchnē* consacré à la préposition (ch. 18, Περὶ προθέσεως, 60-61 L. = Յաղագս նախադրութեան *Yatags naxadrut'ean*, *DTArm* 30):

Εἰσὶ δὲ αἱ πᾶσαι προθέσεις ὀκτὼ καὶ δέκα.

Les prépositions sont en tout dix-huit.

Եւ եւն ամենայնն (sc. նախադրութիւնք) յիսուն:

Ew en amenayn-n (naxadrut'iwnk') yisun.

Et < les prépositions > (*naxadrut'iwnk'*) sont en tout (*amenayn-n*) cinquante (*yisun*).

Après avoir fourni la liste de ces cinquante unités, l'auteur de la version arménienne ajoute une indication qui ne correspond à rien dans l'original grec mais qui lui est propre, à savoir que l'arménien a des « postpositions », ստորադասք *storadask*⁹. Ici encore, il met tout en œuvre pour conférer à sa langue la plus grande dignité, au point que l'infériorité de l'arménien se change en supériorité.

8 Adontz 1970, CLXX-CLXXII (citation p. CLXX). – Voir maintenant l'ample exposé de G. Muradyan (2012, 28-53).

9 Ce mot apparaissait déjà dans le chapitre 6 de la *Téchnē* pour désigner les voyelles « postpositives » (ստորադասք *storadask'*) *i* et *u*, gr. ὑποτακτικά (42-43 L. = *DTArm* 5). Quant à l'adjectif dérivé ստորադասական *storadasakan*, il traduit ὑποτακτικόν au sens spécifique de « subjonctif » (54-55 L. = *DTArm* 22, etc.), et c'est le terme qui s'est imposé en ce sens dans la terminologie grammaticale de l'arménien.

En regard de նախադրութիւն *naxadrut'iwkn* « préposition », on attendrait plutôt en arménien, pour désigner la « postposition », un substantif ստորադասութիւն *storadasut'iwkn*, qui est, de fait, attesté dans des ouvrages plus récents de grammaire (références *NBHL* II, 748; mais, curieusement, les auteurs du Thesaurus donnent ce mot comme l'équivalent d'un lexème յետադասութիւն *yetadasut'iwkn* qui ne figure qu'ici et n'apparaît pas dans le dictionnaire à la place où on l'attendrait).

Il s'agit, on le voit, d'un jeu intellectuel d'une grande subtilité sur le thème du même et de l'autre, avec une pointe de fierté patriotique, comme si le traducteur arménien voulait proclamer à la face du monde que sa langue est à même de rivaliser avec le grec.

2.2 *La pēspisut'īwn « variété »*

L'un des traits caractéristiques de la littérature arménienne ancienne est la fameuse *պէսպիսութիւն* *pēspisut'īwn* « variété » (ou « variation »). Cette recherche de la variété à des fins esthétiques est chez les lettrés arméniens une constante depuis les débuts de la tradition, aussi bien dans les textes originaux que dans les textes traduits, car déjà l'arménien mesropien – en entendant par cette expression la toute première période de la langue classique, constituée par un corpus de textes datables de la première moitié ou du milieu du v^e siècle¹⁰ – use largement de ce procédé littéraire, comme le montre ce passage de l'Évangile (*Lc 3:11*)¹¹:

Օ Էջօն ծոօ քիտօնօս մետաճոտ տօ մի Էջօնտի, քաի օ Էջօն Բրօմօտօ ճմօիօս քօի-
էիտօ.

Ոյր իցենն երկու հանդերձք՝ տասցէ զմին այնմ ոյր ոչն գուցէ. եւ ոյր կայցէ
կերակուր՝ նոյնպէս արասցէ:

*Oyr ic'en erku handerjk' tac'ē z-mi-n aynm oyr oč'-n guc'ē. ew oyr kayc'ē
kerakur noynpēs arasc'ē.*

Celui qui a deux vêtements, qu'il en donne un à celui qui n'en a pas; et celui qui a de la nourriture, qu'il fasse de même.

En regard du participe (avec article) du verbe « avoir » que présente le grec à trois reprises, l'arménien exprime ici, comme à son ordinaire, la possession par le verbe « être » accompagné du génitif du possesseur, en l'occurrence le pronom *oyr* « celui de qui », génitif de l'interrogatif en fonction de relatif dans une

10 Sur l'arménien mesropien, voir en dernier lieu Adjarian 2018-2019 (avec présentation par Jean-Pierre Mahé).

11 Sur ce texte, voir Lamberterie 2006, 216-218, avec citation d'autres exemples comparables dans l'Évangile.

D'autres exemples du même procédé chez Eznik et dans la traduction de la Bible sont relevés par Adjarian dans l'article cité à la note précédente, p. 451 (cf. aussi Lamberterie 2006, 224-225).

proposition relative à valeur indéfinie, éventuelle ou générale. On voit que le traducteur s'est ingénié à varier l'expression de la copule, en utilisant d'abord le verbe « être » proprement dit (*ic'en*, subjonctif présent à valeur de généralité ou d'éventualité), puis un substitut plus étoffé de ce dernier : d'abord գուցէ *guc'ē*, du verbe défectif գոյ *goy* « il existe, il y a », et enfin կայցէ *kayc'ē*, du verbe կամ *kam* « se tenir, se trouver ».

Le traducteur de la *Téchnē* s'est appliqué à suivre ce type de modèle et à cultiver la *pēspisut'īwn*. C'est ainsi, par exemple, que pour rendre le mot grec σύμφωνον « consonne » il recourt soit aux composés à premier membre prépositionnel բաղաձայն *bat-a-jayn* ou շաղաձայն *šat-a-jayn*, soit au composé nominal ձայնակից *jayn-a-kic'* (second membre *-kic'* « joint à »), soit encore au dérivé ձայնորդ *jayn-ord*, alors qu'en revanche φωνήεν « voyelle » est rendu constamment par ձայնաւոր *jayn-a-wor* (avec un second membre de composé *-wor*, litt. « porteur de », suffixalisé pour former des adjectifs ou des substantifs de sens possessif)¹². Tous ces mots, bien entendu, ont été forgés pour les besoins de la traduction. Le summum est atteint pour la traduction des mots grecs οἷον, ὡς « comme, par exemple », qui sont, comme on peut s'y attendre, particulièrement fréquents dans la *Téchnē*. Ici, le traducteur arménien donne libre cours à son esprit d'inventivité. Tantôt il s'abstient de les traduire : ainsi, dans le chapitre sur l'adverbe (ch. 19), Եւ հաստատութեան, յայտ *Ew hastatut'ean, yayt* en regard de τὰ δὲ βεβαιώσεως, οἷον δηλαδή « et < les adverbes > de confirmation, comme *dēladē* 'évidemment' » (*DTArm* 34 = 62-63 L), et bien d'autres cas semblables. Tantôt, à l'inverse, il use à l'extrême de la *pēspisut'īwn*, si bien que l'on aboutit à une longue liste d'équivalents¹³, à savoir des mots composés qui comportent au premier membre les thèmes pronominaux որ- *or-*, (հ)ի- (*h*)i-, զի- *zi-* et au second les lexèmes adverbialisés -բար *-bar*, -գո(յ)ն *-go(y)n*, -զան *-zan*, -կէն *-kēn*, -պէս *-pēs*, soit որբար *orbar*, որգոն *orgon*, որգոնակ *orgunak*, որզան *orzan*, որկէն *orkēn*, որպէս *orpēs*, որպիսի *orpsi*, etc., soit près d'une vingtaine d'unités au total.

12 On trouvera les références dans l'« index graeco-armeniacus » joint par Adontz à son édition (1970, 67-76). Le suffixe -որդ *-ord* a chance d'être, lui aussi, un ancien second membre de composé (voir en ce sens Olsen 1999, 419-420, 527-532, 631).

Avec un sens très sûr de sa langue, le traducteur de la *Téchnē* rangeait -կից *-kic'* et -որդ *-ord* au nombre des « postpositions » de la langue arménienne (v. ci-dessus 2.1 et n. 8) ; il percevait parfaitement le phénomène connu dans la linguistique moderne sous le nom de « grammaticalisation » (« la morphologie d'aujourd'hui est le lexique d'hier »).

13 Adontz 1970, 75 et 76.

3 Transpositions culturelles de la Grèce à l'Arménie

Dans la présente étude, je m'intéresserai à un aspect particulier des divergences entre l'original grec de la *Téchnē* et la version arménienne. L'œuvre de Denys comporte, on le sait, nombre de références à l'histoire, à la mythologie et à la littérature grecques. Le plus souvent, le traducteur arménien les transpose dans son monde à lui. Dans sa remarquable édition, Adontz signale un certain nombre de ces transpositions, qu'il s'agisse des différences textuelles entre l'arménien et le grec (« armenius discrepans ») ou des exemples pris par le grammairien (« exempla substituta »). Je n'ai pas l'ambition d'en dresser ici un relevé complet ; je me limiterai aux exemples les plus significatifs, dont les plus nombreux se trouvent dans le chapitre de la *Téchnē* consacré au nom (ch. 12, Περὶ ὀνόματος, 48-55 L. = Յաղագրութիւնս Կաթողիկոսի, *DTArm* 12-22).

3.1 *Le nom : de Socrate à Paul*

Cela commence dès la première phrase de ce chapitre (48-49 L. = *DTArm* 12-13) :

᾽Ονομά ἐστὶ μέρος λόγου [...] κοινῶς τε καὶ ἰδίως λεγόμενον, κοινῶς μὲν οἶον ἄνθρωπος ἵππος, ἰδίως δὲ οἶον Σωκράτης.

Le nom est une partie du discours [...] qui s'emploie avec (valeur) commune ou particulière : commune, par exemple 'homme', 'cheval' ; particulière, par exemple 'Socrate'.

Անուն է մասն բանի [...] հասարակաբար եւ յատկապէս. Հասարակաբար որոշուած մարդ, եւ յատկապէս որոշն Պաւղոս :

Anun ē masn bani [...] hasarakabar ew yatkapēs. Hasarakabar orgunak mard, ew yatkapēs orgon Pawłos.

Le nom est une partie du discours [...] avec (valeur) commune ou particulière : commune, par exemple 'homme' (*mard*) ; particulière, par exemple 'Paul' (*Pawłos*).

La version arménienne s'écarte ici de l'original grec sur deux points (« armenius discrepans », Adontz). L'un, purement textuel, est que l'arménien ne traduit ni λεγόμενον ni ἵππος, sans qu'on puisse expliquer clairement cette divergence : choix délibéré du traducteur, ou *Vorlage* différente du texte grec connu par ailleurs ? L'autre, qui relève de la transposition culturelle, est que le philosophe le plus illustre de la Grèce est remplacé par le personnage le plus « philosophe »

du Nouveau Testament, celui qui est allé à Athènes prêcher – avec l'insuccès que l'on sait, ce qui n'est pas sans rappeler Socrate – le Christ ressuscité.

Ce développement sur le nom propre est repris un peu plus bas (52-53 L. = *DTArm* 18). Le texte grec présente ici deux noms propres, à savoir "Ομηρος, Σωκράτης, alors que la version arménienne n'en contient qu'un, à savoir Մարկոս *Markos*, ce qui nous renvoie, ici encore, au Nouveau Testament: le poète par excellence est remplacé par un évangéliste, avec la conséquence implicite que sa Muse inspiratrice cède la place à l'inspiration du Saint Esprit, si souvent figurée dans l'iconographie des évangélistes arméniens.

3.2 *Le patronyme: d'Achille à la famille des Mamikonean*

Après cette définition générale du nom, l'auteur de la *Téchnē* en vient aux différentes espèces de noms (48-49 L. = *DTArm* 13): εἶδη δὲ δύο, πρωτότυπον καὶ παράγωγον, arm. տեսակը եւ երկուք, նախագաղափար եւ ածանցական « il y a deux espèces < de noms >: primaire (*naxagalap'ar*) et dérivé (*acanc'akan*) », et « sept espèces de dérivés » (εἶδη δὲ παραγώγων ἐστὶν ἑπτὰ, arm. տեսակը եւ ածանցականացն եւթն). La première d'entre elles est le patronymique (48-49 L. = *DTArm* 13-14):

Πατρωνυμικὸν μὲν οὖν ἐστὶ τὸ κυρίως ἀπὸ πατρὸς ἐσχηματισμένον, καταχρηστικῶς δὲ καὶ τὸ ἀπὸ προγόνων, οἷον Πηλείδης, Αἰακίδης ὁ Ἀχιλλεύς.

Le patronymique est, au sens propre, le < dérivé > formé sur le < nom du > père, et aussi, par catachrèse, sur celui des ancêtres, par exemple, 'Péleïde' et 'Éacide' pour Achille.

Հայրանունական է որ ի հարէ իսկ ձեւացեալ է. իսկ պիտականալէս որ ի նախնեացն, հիբար Համազասպեան Մանուէլ:

Hayranunakan ē or i hawrē isk jewac'eal ē. isk pitakapēs or i naxneac'-n, hibar Hamazaspean Manuel.

Le patronymique (*hayranunakan*) est, au sens propre (*isk*), le < dérivé > formé sur le < nom du > père (*i hawrē*), et aussi, par catachrèse (*pitakapēs*), sur celui des ancêtres (*i naxneac'-n*), par exemple (*hibar*) 'Manuel, fils (ou 'descendant') de Hamazasp' (*Hamazaspean Manuēl*).

Il y a ici, du point de vue de la morphologie dérivationnelle, concordance entre le grec et l'arménien: le suffixe -ίδης (dial. -ιδᾶς) signifie non seulement « fils de », mais aussi « descendant de, issu de la lignée de » (en l'occurrence « petit-

fil de», puisqu'Éaque est le père de Pélée), et il en va de même en arménien pour le suffixe *-ean*, qui aujourd'hui encore est le plus usuel pour former des noms de famille. Il s'agit, en l'occurrence, de la grande famille noble des Mamikonean, qui a tenu un rôle important dans l'histoire de l'Arménie et dont il est si souvent question chez les historiens de l'Arménie ancienne. Comme par un fait exprès, cette famille est évoquée constamment dans le *Buzandaran* («Recueil d'histoires épiques»), c'est-à-dire dans l'ouvrage de la littérature classique dont la tonalité épique est la plus affirmée. Je renvoie, sur ce point, à la magistrale traduction commentée du *Buzandaran* que nous devons à Nina Garsoïan¹⁴, ouvrage qui comporte une précieuse prosopographie (p. 343-434) où l'on relève les noms de Hamazasp Mamikonean (p. 378), Hamazaspean Mamikonean (p. 378), Hamazaspuhi Mamikonean (p. 379), Manuël Mamikonean (p. 387-388). Notre amie commune (au récipiendaire du présent volume et à moi-même) N. Garsoïan a en outre dressé une liste des formules épiques du *Buzandaran* (p. 586-596), en soulignant le fait qu'elles s'enracinaient dans une tradition de littérature orale. Le traducteur de la *Téchnē* avait parfaitement conscience de tout cela, et c'est la raison pour laquelle il a pu transposer de cette manière la référence à l'*Illiade* que comporte le texte grec.

3.3 *Le possessif: des chevaux de Nélée au coursier de David, du manteau d'Hector au manteau royal*

La deuxième espèce de dérivé est le possessif (50-51 L. = *DTArm* 14):

Κτητικὸν δὲ ἐστὶ τὸ ὑπὸ τὴν κτήσιν πεπτωκός, ἐμπειριελημμένου τοῦ κτήτορος, ὄϊον Νηλήϊοι ἵπποι, Ἐκτόρεος χιτῶν, Πλατωνικὸν βιβλίον.

Le possessif est le < dérivé > qui relève de la possession, le possesseur étant inclus, par exemple 'les chevaux de Nélée', 'le manteau d'Hector', 'un livre de Platon'.

Իսկ ստացական է որ ընդ ստացիւքն ստորանկէալ է, ներբալառեալ ի ստացողէն. որոզն Դաւթեան երիւարն, արքունի պատմութեանն, Պաւղոսական գիրն:

Isk stac'akan ē or and stac'iwk'n storankeal ē, nerbaka'real i stac'olē-n. orgon Dawt'ean eriwar-n, ark'uni patmučan-n, Pawłosakan gir-n.

14 Garsoïan 1989.

Le possessif (*stac'akan*) est le < dérivé > qui relève de la possession, le possesseur étant inclus : par exemple 'le coursier de David' (*Dawt'ean erivar-n*), 'le manteau royal' (*ark'uni patmučan-n*), 'le livre de Paul' (*Pawłosakan gir-n*).

Les deux premières expressions que présente le texte grec sont des citations approximatives des syntagmes de l'*Illiade* Νηλήϊαι ἵπποι # « les caavales de Nélée » (11,597) et # Ἐκτόρεον δὲ χιτῶνα (2,416). Du côté de l'arménien, je me réfère, ici encore, à la définition que donne N. Garsoïan du mot *patmučan* dans l'index joint à sa traduction du *Buzandaran* : « robe bestowed by the king on an official or magnate to honor him » (Garsoïan 1989, 552-553). Nous sommes ici en plein dans le monde iranien dont relèvent les dynasties royales arméniennes, et ce n'est pas un hasard si les mots երիար *erivar* et փառսմուճան *patmučan* apparaissent ensemble dans le *Livre d'Esther* (6:7-9)¹⁵ :

Ἄνθρωπον ὃν ὁ βασιλεὺς θέλει δοξάσαι, (8) ἐνεγκάτωσαν οἱ παῖδες τοῦ βασιλέως στολὴν βυσσίνην, ἣν ὁ βασιλεὺς περιβάλλεται, καὶ ἵππον, ἐφ' ὃν ὁ βασιλεὺς ἐπιβαίνει, (9) καὶ δότω ἐνὶ τῶν φίλων τοῦ βασιλέως τῶν ἐνδόξων καὶ στολισάτω τὸν ἄνθρωπον, ὃν ὁ βασιλεὺς ἀγαπᾷ, καὶ ἀναβιβασάτω αὐτὸν ἐπὶ τὸν ἵππον.

< Voici comment il faut traiter > l'homme que le roi désire honorer. Les serviteurs du roi apporteront un manteau de lin dont le roi se revêt et un cheval que le roi monte. On les donnera à l'un des amis du roi choisi parmi les notables; celui-ci revêtira du manteau l'homme que le roi aime, et il lui fera monter le cheval.

Զայրն զոր արքայ կամի փառսմուճան, բերցեն զփառսմուճանն զարքունի, եւ զերիարն յորում արքայ հեծանէր, եւ տացեն առնն այնմիկ սիրելոյն արքայի ի փառսմուճաց անտի. եւ զգեցուցեն զփառսմուճանն առնն այնմիկ զոր արքայն սիրէ, եւ հեծուցեն զնա յերիարն արքունի:

Z-ayr-n z-or ark'ay kami p'araworel, berc'en z-patmučan-n z-ark'uni, ew z-erivar-n y-orum ark'ay hecanēr, Ew tac'en arn-n aynmik sirehwoy-n ark'ayi

15 La version arménienne présente ici de notables différences avec l'original grec, et il semble que le traducteur n'ait pas très bien compris le texte grec qu'il avait sous les yeux. J'ai essayé de rendre tant bien que mal ces différences dans la traduction, sans être sûr d'aboutir à une solution satisfaisante.

i p'araworac' anti. Ew zgec'usc'en z-patmučan-n arn-n aynmik zor ark'ay-n sirē, ew hecusc'en z-na yerivar-n ark'uni.

〈Voici comment il faut traiter〉l'homme que le roi veut honorer (*p'araworel*). On apportera le manteau royal (*z-patmučan-n z-ark'uni*) et le coursier que le roi montait (*z-erivar-n y-orum ark'ay hecanēr*), et on les donnera à cet homme aimé du roi parmi les notables. On revêtira du manteau (*zgec'usc'en z-patmučan-n*) cet homme que le roi aime, et on lui fera monter le coursier royal (*hecusc'en z-na y-erivar-n ark'uni*).

On a ici tout le cérémonial de la cour de l'Empire achéménide, qui a été un modèle pour les rois arsacides qui ont régné sur l'Arménie. Ici encore, le lien avec la littérature historiographique arménienne, et notamment avec le *Buzandaran*, est manifeste. Dans la version grecque du *Livre d'Esther*, le roi de Perse s'appelle Ἀρταξέρξης, nom qui dans la traduction arménienne devient Արտաշէս *Artaşēs*. Ce dernier est emprunté à l'histoire de l'Arménie, et l'on trouve précisément, dans la prosopographie dressée par N. Garsoïan, un Artășēs Mamikonean (Garsoïan 1989, 356-357), qui est le père du Manuël Mamikonean cité ci-dessus. Le système onomastique auquel fait référence le traducteur de la *Téchnē* est donc d'une parfaite cohérence.

Le «coursier de David» évoqué dans la version arménienne de la *Téchnē* n'apparaît pas comme tel dans la Bible grecque et arménienne, mais voici ce qu'on peut lire dans le récit, au *Deuxième Livre des Règnes*, de la révolte d'Absalom contre son père David (15:1):

Καὶ ἐγένετο μετὰ ταῦτα καὶ ἐποίησεν ἑαυτῷ Ἀβεσσαλωμ ἄρματα καὶ ἵππους καὶ πεντήκοντα ἄνδρας παρατρέχειν ἔμπροσθεν αὐτοῦ.

Եւ եղև յետ այնորիկ եւ արար Աբիսողոմ կառս եւ յիսուն այր սուրհանդակ առաջի իւր:

Ew etew yet aynorik ew arar Abisotom kařs ew erivars, ew yisun ayr surhandak arajı iwr.

Et voici ce qui arriva ensuite. Absalom se procura des chars et des coursiers (*kařs ew erivars*), et cinquante hommes (*yisun ayr*) comme estafettes (*surhandak*) devant lui.

Et il faut évoquer aussi, bien entendu, les célèbres écuries du roi Salomon, l'autre fils de David (3 R 10:26):

Καὶ συνέλεξεν Σαλωμων ἄρματα καὶ ἵππεῖς (v.l. ἵππους). καὶ ἦσαν τῷ Σαλωμων τέσσαρες χιλιάδες θήλειαι ἵπποι εἰς ἄρματα καὶ δώδεκα χιλιάδες ἵππων (v.l. ἵππέων).

Եւ ժողովեաց Սողոմոնն կառու եւ հեծեալս. Եւ էին Սողոմոննի քառասուն հազար ձիք մատակը կառուց, եւ երկոտասան հազար երիվարաց:

Ew žotoveac' Solomon karš ew heceals. Ew ēin Sotomoni k'arasun hazar jik' matak' karac', ew erkotasan hazar erivarac'.

Et Salomon rassembla des chars et des cavaliers (*karš ew heceals*). Et Salomon avait quarante mille juments (*k'arasun hazar jik' matak'*) pour ses chars (*karac'*), et douze mille coursiers (*erkotasan hazar erivarac'*).

Quant au « livre de Platon » qui en arménien devient le « livre de Paul », on est évidemment là en continuité avec le passage, cité plus haut, où Socrate était remplacé par Paul. Les écrits de Platon, le plus célèbre des prosateurs grecs, mettent en scène Socrate, et Paul est l'écrivain le plus connu du Nouveau Testament; il peut même se mesurer avec Platon pour ce qui est de la profondeur de la réflexion (que l'on pense notamment à la *Lettre aux Romains*).

3.4 *Le comparatif: d'Achille, Ajax et les Troyens à David, Saül et les Philistins*

La troisième espèce de dérivé est le comparatif (50-51 L. = *DTArm* 14-15):

Συγκριτικὸν δὲ ἐστὶ τὸ τὴν σύγκρισιν ἔχον ἐνὸς πρὸς ἓνα ὁμοιογενῆ, ὡς Ἀχιλλεὺς ἀνδρειότερος Αἴαντος, ἢ ἐνὸς πρὸς πολλοὺς ἑτερογενεῖς, ὡς Ἀχιλλεὺς ἀνδρειότερος τῶν Τρώων.

Le comparatif est le < dérivé > qui met en comparaison un seul < individu > avec un seul congénère, comme 'Achille est plus courageux qu'Ajax', ou avec plusieurs étrangers, comme 'Achille est plus courageux que les Troyens'.

Բաղդատական է որ հասարակութիւն ունի եզ առ մո նմանասեր, որոնն Դաւիթ արողորագոյն քան զՍաւուղ. կամ միոյ առ բազումս այլասերս, որպէս Դաւիթ արողորագոյն քան զԳեթացիսն:

Baldatakan ē or hasarakut' iwn uni ez ar' mu nmanaser, orgon Dawit' aruoragoyñ k'an z-Sawul. kam mioy ar' bazums aylasers, orpēs Dawit' aruoragoyñ k'an z-Get'ac'is-n.

Le comparatif (*batdatakan*) est le <dérivé> qui met en comparaison (*hasarakut'iwñ*) un seul (*ez*) <individu> avec un seul (*mu*) congénère (*nmanaser*), comme 'David est plus courageux que Saül' (*Dawit' aruoragoyñ k'an z-Sawut*), ou un seul (*mioy*) avec plusieurs (*bazums*) étrangers (*aylasers*), comme 'David est plus courageux que les habitants de Gueth' (*z-Get'ac'is-n*)¹⁶.

Nous avons, ici encore, un bel exemple de transposition culturelle: la guerre d'Israël contre les Philistins, telle qu'elle est racontée dans la Bible au *Premier Livre des Règnes*, est comparée à celle des Achéens contre les Troyens, et la rivalité entre Saül et David est assimilée à celle d'Ajax et d'Achille. Le passage de *Illiade* auquel fait allusion Denys appartient au « catalogue des vaisseaux » (2, 768-769):

ἀνδρῶν αὖ μέγ' ἄριστος ἔην Τελαμώνιος Αἴας,
ὄφρ' Ἀχιλεὺς μῆνιεν· ὁ γὰρ πολὺ φέρτατος ἦεν.

Parmi les guerriers (*sc.* achéens), le meilleur était de loin Ajax, fils de Télamon, tant que durait le courroux d'Achille; car ce dernier était bien supérieur à tous les autres¹⁷.

16 On remarquera ici l'usage systématique de la *pēspisut'iwñ*: (a) le grec συγκριτικός est calqué par le mot artificiel բաղ-դատական *bat-datakan*, selon l'usage propre à l'école hellénistique, tandis que σύγκρισις est traduit par հասարակութիւն *hasarakut'iwñ*, dérivé de l'adjectif usuel հասարակ *hasarak* « commun, égal »; (b) le numéral « un » apparaît sous trois formes, à savoir եզ *ez*, մի *mu* et մի *mi*. Seule la dernière d'entre elles a une existence réelle dans la langue (sur l'étymologie de *mi*, voir *EDArmIL* 467-468, avec références). Ces trois formes ont ici la même fonction, mais dans d'autres passages de la littérature grammaticale la trilogie *ez, mi, mu* sert à calquer la trilogie εἷς, μία, ἓν du grec; c'est évidemment un pur artifice, puisque l'arménien ignore le genre grammatical. L'origine des termes *ez* et *mu* reste obscure: pures créations *ad hoc*, ou formes dialectales que les grammairiens auraient utilisées pour coller au modèle grec? Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'interprétation de *mi* comme un féminin vient de la ressemblance avec μία et que, de la même manière, *ez* fait penser à εἷς.

17 Entendez: le « meilleur des Achéens » est Achille, mais tant qu'il reste à l'écart du combat contre les Troyens et donc ne fait pas la preuve de sa vaillance, ce titre revient à Ajax; mais à partir du moment où Achille renonce à sa colère et se lance dans la bataille, il se révèle supérieur. On trouve un écho de ces vers dans *l'Odyssée* (11, 550-551): Αἴανθ', ὃς περὶ μὲν εἶδος, περὶ δ' ἔργα τέτυκτο # τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ' ἀμύμονα Πηλεΐωνα « Ajax, qui, par sa beauté et par ses exploits, l'emportait sur les autres Danaens, après l'irréprochable fils de Pélée. »

Et le passage biblique auquel fait allusion la version arménienne est le récit de la lutte de David contre Goliath. Elle commence par un défi que lance Goliath aux hommes d'Israël et à leur roi Saül (1 R 17:4):

καὶ ἐξῆλθεν ἀνὴρ δυνατὸς ἐκ τῆς παρατάξεως τῶν ἀλλοφύλων, Γολιαθ ὄνομα αὐτοῦ ἐκ Γεθ.

Եւ ել այր զայրաւոր ի ճակատէ այլազգեացն, Գողիաթ անուն նորա ի Գեթաւ.

Ew el ayr zawrawor i čakatē aylazgeac'-n, Goliad anun nora i Get'ay.

Un homme vaillant (*ayr zawrawor*) sortit du front de bataille des Étrangers (*i čakatē aylazgeac'-n*). Il s'appelait Goliath et était de Gueth (*i Get'ay*)¹⁸.

Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est la manière dont le traducteur de la *Téchnē* a su mettre à profit les références culturelles. Dans la Bible hébraïque, les ennemis d'Israël sont les Philistins, ethnonyme qui dans la Bible grecque est rendu par ἀλλόφυλοι «étrangers» (> arm. այլազգիք *aylazgik'*). L'origine de cette dénomination reste quelque peu obscure¹⁹, mais en tout cas notre lettré arménien l'a visiblement exploitée, avec une agilité intellectuelle qui force l'admiration, pour en faire un synonyme du terme ἑτερογενεῖς qui figure chez Denys (> arm. այլասերք *aylaserk'*). On a l'impression d'une sorte de clin d'œil aux lecteurs cultivés, comme si notre auteur écrivait pour les *happy few* capables d'identifier une référence qu'il se garde bien de donner explicitement.

La suite du récit biblique va dans le même sens. Le jeune David relève le défi, et Saül l'accable de ses sarcasmes en le jugeant incapable de se battre (1 R 17:33). Mais, à la surprise générale, David triomphe de Goliath, l'homme de Gueth (17:50). Il est alors acclamé par les femmes d'Israël, qui entonnent un chant à sa gloire (18:7):

Ἐπάταξεν Σαουλ ἐν χιλιάσιν αὐτοῦ καὶ Δαυιδ ἐν μυριάσιν αὐτοῦ.

Եհար Սաուր զհազարս, եւ Դաւիթ զբերս:

18 Le gentilece Գեթաւի *Get'ac'i* cité dans la version arménienne de la *Téchnē* n'apparaît pas dans ce passage, mais on en compte une bonne dizaine d'exemples dans la Bible.

19 On trouvera un bon état de la question dans l'introduction à la traduction commentée du *Premier Livre des Règles* (Grillet—Lestienne 1997, 74-76).

Ehar Sawut z-hazars, ew Dawit' z-bewrs.

Saül en a battu des milliers (*ehar Sawut z-hazars*), et David des myriades (*ew Dawit' z-bewrs*).

Ce qui rend Saül jaloux de David (18:10 sqq.). Sans doute l'aurait-il été encore bien davantage s'il avait su que, quelques siècles plus tard, un lettré arménien tirerait parti de cette comparaison pour traduire un passage de grammaire grecque consacré au comparatif.

3.5 *Le « nom homonyme » : des deux Ajax aux deux Jean*

Le même chapitre de la *Téchnē* sur le nom comporte, un peu plus bas (52-53 L. = *DTArm* 19), un développement consacré au « nom homonyme » (gr. ὁμώνυμον, arm. համանուն *hamanun*). Il s'agit des cas où plusieurs personnes portent le même nom, ce qui entraîne le besoin d'apporter une précision pour les distinguer, à savoir le patronyme. Denys prend pour exemple les deux Ajax de l'*Illiade*, à savoir « Ajax fils de Télamon et Ajax fils d'Oïlée », Αἶας ὁ Τελαμώνιος καὶ ὁ Ἰλέως. Ici encore, le traducteur arménien transpose et cite des personnages de la Bible : Յովհաննէս Զարարեան եւ Յովհաննէս Զերեդեան « Jean fils de Zacharie » (*Yovhannēs Zak'arean*), à savoir Jean Baptiste, et « Jean fils de Zébédée » (*Yovhannēs Zebedeayn*), l'apôtre Jean. C'est là une allusion précise à des passages de l'Évangile :

(a) *Lc* 3:2 ἐγένετο ῥήμα θεοῦ ἐπὶ Ἰωάννην τὸν Ζαχαρίου υἱὸν ἐν τῇ ἐρήμῳ

եղև բան Աստուծոյ ի վերայ Յովհաննու որդոյ Զարարիայ յանապատի անդ

elew ban Astucoy i veray Yovhannu ordwoy Zak'ariay y-anapati and

La parole de Dieu fut adressée à [litt. « fut sur »] Jean fils de Zacharie (*i veray Yovhannu ordwoy Zak'ariay*) au désert (*y-anapati and*).

(b) *Lc* 5:10 Ἰάκωβον καὶ Ἰωάννην υἱοὺς Ζεβεδαίου

զՅակովբոս եւ զՅովհաննէս զորդիսն Զերեդեայ

z-Yakovbos ew z-Yovhannēs z-ordis-n Zebedeay

Jacques et Jean, les fils de Zébédée.

Le syntagme « fils de » (*ordi* + génitif du nom du père) que comporte le texte biblique est remplacé, dans la version arménienne de la *Téchnē*, par le suffixe de patronyme *-ean*, ce qui correspond à un usage régulier dans la langue classique, à preuve, dans l'Évangile, *սաւր զՍիմոնիսեան Յուդայի Սկարիովտացոյ asēr z-Simovnean Yudayē Skariovtac'woy* (*Jn* 6:71) « il parlait de Judas l'Isariote, fils de Simon » en regard de *ἔλεγεν δὲ τὸν Ἰούδαν Σίμωνος Ἰσκαριώτην* dans le texte grec²⁰.

3.6 *Le double nom : d'Alexandre (Pâris) à Eliazar (Awaran)*

Après l'homonyme vient le synonyme (*συνώνυμον*, arm. *փառանուն p'atanun*), puis le juste nom [litt. « ce qui porte (bien) son nom », *φερώνυμον*, arm. *բերանուն beranun*], puis le double nom (52-53 L. = *DTArm* 19):

Διώνυμον δὲ ἐστὶν ὀνόματα δύο καθ' ἑνὸς κυρίου τεταγμένα, οἷον Ἀλέξανδρος ὁ καὶ Πάρις...

Le double nom, ce sont deux noms propres appliqués à une même personne [litt. « deux noms appliqués à un seul nom propre »], par exemple Alexandre, celui qui < est appelé > aussi Pâris...

Երկանուն է անուանք երկու ի վերայ միոյ իսկի դասեալք, որոն էրկազար որ էւ Ասարան.

Erkanun ē anuank' erku i veray mioy iski dasealk', orgon Eliazar or ew Awaran.

Le double nom (*erkanun*), ce sont deux noms propres appliqués à une même personne [litt. « deux noms (*anuank' erku*) appliqués (*dasealk'*) à un seul nom propre » (*i veray mioy iski*)], par exemple Eliazar, qui < est appelé > aussi Awaran...²¹

20 On pourrait comprendre aussi « Judas, fils de Simon l'Isariote », si l'on adopte la leçon *Ἰσκαριώτου* dans le texte grec. Comme en arménien la forme *Skariovtac'woy* peut être aussi bien un ablatif (s'il s'agit de « Judas l'Isariote, fils de Simon ») qu'un génitif (s'il s'agit de « Judas, fils de Simon l'Isariote »), les deux interprétations sont *a priori* possibles; mais l'ordre des mots de l'arménien, qui n'est pas celui du texte grec, invite à préférer la première solution.

21 Le mot *isk*, dont l'emploi usuel dans la langue classique est celui d'une conjonction ou d'un adverbe (« en réalité, au juste » > « or, donc, mais », etc.), se rencontre aussi comme thème nominal (*gén. iski*, la forme que l'on a ici), et chez les grammairiens il sert couram-

L'exemple que donne Denys est celui du personnage de l'*Illiade* connu sous les deux noms de Ἀλέξανδρος et de Πάρις, fréquemment attestés l'un et l'autre à partir du chant III du poème²². Dans la version arménienne, le texte de référence est le *Premier Livre des Maccabées* (2:1-5):

Ματταθιας υἱὸς Ἰωαννου τοῦ Συμεων ἱερεὺς [...]. (2) καὶ αὐτῶ υἱοὶ πέντε, Ἰωαννης ὁ ἐπικαλούμενος Γαδδι, (3) Σιμων ὁ καλούμενος Θασσι, (4) Ἰουδας ὁ καλούμενος Μακκαβαῖος, (5) Ἐλεάζαρ ὁ καλούμενος Αὐαραν, Ἰωναθης ὁ καλούμενος Ἀπφους.

Մատաթի Շմաւոնէան՝ որդի Յովհաննու, քահանայ [...]. (2) Եւ նորա էին որդիք հինգ. Յովհաննէս, որ անուանեալ կոչի Կադդիշ, (3) Շմաւոն, որ անուանեալ Թարսսի, (4) Յուդա, որ անուանեալ է Սակաբէ, Եղիազար, որ անուանեալ է Աւարան, Յովնաթան, որ կոչեցաւ Սափուտ՝:

Matat'i Šmawonean ordi Yovhannu, k'ahanay [...] (2) *Ew nora ēin ordik' hing. Yovhannēs, or anuaneal koč'i Kaddiš,* (3) *Šmawon, or anuaneal T'arssi,* (4) *Yuda, or anuaneal ē Makabē, Eliazar, or anuaneal ē Awaran, Yovnat'an, or koč'ec'aw Sap'ut'.*

Matat'i, de la famille de Šmawon, fils de Yovhannēs, prêtre [...]. Et il avait cinq fils: Yovhannēs, surnommé (*or anuaneal koč'i*, litt. «qui est appelé du nom de») Kaddiš; Šmawon, nommé T'arssi; Yuda, qui est nommé Makabē; Eliazar, qui est nommé Awaran; Yovnat'an, qui fut appelé Sap'ut'²³.

ment à traduire κύριον au sens de «(nom) propre», par une filière sémantique «juste» > «approprié» (voir *NBHL s.u.*); cf. d'ailleurs le passage de *Téchnē*, cité ci-dessus (3.2), où *isk* traduit l'adverbe κυρίως «proprement, au sens propre».

22 L'ensemble du dossier est bien présenté par G.S. Kirk dans son commentaire (1985) du v. 16 du chant III: «Paris (as we tend to call him) is mentioned here for the first time in the poem and is named not Paris but Alexandros. This is by far his commonest appellation (45× *Il.*, including 21× in this Book, against 13× (including Dusparis) and only 3× in this Book for Paris). There is no difference in the nuance of the two names, and when Paris is used for the first time at 325 it is without any special comment or implication. The poet must, of course, have found it useful to have two such metrical alternatives at his disposal.» (p. 266-267).

23 Texte arménien cité dans l'édition critique de H.M. Amalyan (1996). On notera l'usage de la *pēspisut'ïwn* dans les expressions relatives à la nomination: seules deux d'entre elles (3 et 4) sont identiques, alors que les trois autres comportent de menues différences visiblement volontaires, pour éviter une répétition monotone.

Le traducteur arménien de la *Téchnē* savait pertinemment que le double nom est un mode de désignation usuel dans les généalogies bibliques. L'exemple n'a donc pas été choisi au hasard.

3.7 *Le surnom : de Poséidon, l'Ébranleur de la terre, à Jean, la voix qui crie dans le désert*

Le surnom (ἐπώνυμον, arm. մականուն *makanun*, 52-53 L. = *DTArm* 19-20) est un cas particulier du double nom : le personnage est désigné d'abord par son nom propre, et ensuite par un trait qui le caractérise, ce que nous appelons l'épiclèse. Les deux exemples que cite Denys sont ceux des dieux Poséidon, qu'on appelle aussi Ἐνοσίχθων « Ébranleur de la Terre », et Apollon, qu'on appelle aussi Φοῖβος « Brillant ». De fait, ces substituts sont usuels dans la littérature grecque, ainsi que bien d'autres qui ne sont pas mentionnés ici. L'exemple donné dans la version arménienne est ձայն գոչման Յովհաննէս *jayn goč'man Yovhannēs* « la voix du cri, Jean », allusion transparente au passage de l'Évangile qui applique au Précurseur, Jean Baptiste, le verset d'Isaïe (40:3) ձայն բարբառոյ յանապատի *jayn barbaroıy y-anapati* « la voix du cri dans le désert », en regard de φωνή βοῶντος ἐν τῇ ἐρήμῳ « la voix de celui qui crie dans le désert » dans l'original grec. La citation d'Isaïe figure dans les quatre Évangiles (*Mt* 3:3 = *Mc* 1:3 = *Lc* 3:4 = *Jn* 1:23), mais c'est chez Matthieu que la situation est la plus nette (3:1-3):

Ἐν δὲ ταῖς ἡμέραις ἐκείναις παραγίνεται Ἰωάννης ὁ βαπτιστῆς κηρύσσων ἐν τῇ ἐρήμῳ τῆς Ἰουδαίας (2) καὶ λέγων. Μετανοεῖτε· ἤγγικεν γὰρ ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν. (3) Οὗτος γάρ ἐστιν ὁ ῥηθεὶς διὰ Ἡσαΐου τοῦ προφήτου λέγοντος,
 Φωνὴ βοῶντος ἐν τῇ ἐρήμῳ·
 Ἐτοιμάσατε τὴν ὁδὸν κυρίου,
 εὐθείας ποιεῖτε τὰς τρίβους αὐτοῦ.

Յաւորան յայնոսիկ գայ Յովհաննէս մկրտիչ քարոզել յանապատին Հրէաստանի, (2) եւ ասել, Ապաշխարեցէք, զի մերձեալ է արքայութիւն երկնից. (3) Զի սա է վասն որոյ ասացաւ ի ձեռն էսայայ մարգարէի, որ ասէ, Զայն բարբառոյ յանապատի. Պատրաստ արարէք զճանապարհ Տեանն, եւ ուղիղ արարէք զշաւիղս նորա:

Y-awurs-n y-aynosik gay Yovhannēs mkrtič' k'arozel y-anapati-n Hrēastani, (2) *ew asel, Apašxarec'ēk', zi merjeal ē ark'ayut'wn erknic'*. (3) *Zi sa ē vasn oroy asac'aw i jern Ēsayay margarēi, or asē, Jayn barbaroıy y-anapati. Patrast ararēk' z-čanaparh Tearn, ew ulit' ararēk' z-šawits nora.*

En ces jours-là, Jean Baptiste vient proclamer dans le désert de Judée (2) et dire: 'Convertissez-vous, car le royaume des cieux est proche'. (3) Car c'est de lui qu'a parlé le prophète Isaïe, qui dit: 'Voix du cri dans le désert. Préparez le chemin du Seigneur, et rendez droits ses sentiers.'

Texte dont on trouve un écho dans l'Évangile de Jean, où c'est Jean Baptiste lui-même qui, questionné par les prêtres et les lévites sur son identité (Դու ո՞վ ես... զի՞նք ասես քո անունը *Du ov? es... zi? ases vasn k'o* « qui es-tu, toi? ... que dis-tu de toi? », 1:22), leur répond: Ես ձայն բարբառոյ յաւապատի *Es jayn barbaroy yanapati* ἐγὼ φωνὴ βοῶντος ἐν τῇ ἐρήμῳ (1:23) « c'est moi < qui suis > la voix du cri dans le désert ». La traduction arménienne de la *Téchnē* constitue donc, en quelque sorte, un commentaire de ces passages de l'Évangile: l'auteur sait que Matthieu et Jean ont attribué cette appellation à Jean Baptiste, ce qui justifie d'y voir un ἐπώνυμον. Ici encore, le traducteur fait usage de la *pēspisut'ivn*, en remplaçant le mot բարբառ *barbar* (gén. բարբառոյ *barbaroy*) « cri, parole » du texte biblique par son synonyme գոչիւն *goč'ivn* (gén. գոչման *goč'man*) « cri, clameur »²⁴; le choix n'a pas été fait au hasard, car ce mot est le dérivé nominal du verbe գոչել *goč'em* « s'écrier », qui est employé dans le récit de la Passion à propos des dernières paroles du Christ sur la croix: գոչեաց Յիսուս ի ձայն մեծ *goč'eac Yisus i jayn mec* ἀνεβόησεν ὁ Ἰησοῦς φωνῇ μεγάλῃ (*Mt 27:46*) « Jésus s'écria d'une voix forte ».

3.8 *Signature du traducteur arménien, vardapet et expert en définitions*

Le chapitre de la *Téchnē* consacré au verbe est bien moins riche en exemples que celui sur le nom, si bien que les discordances entre l'original grec et la version arménienne y sont moins nombreuses. On peut relever cependant le cas des verbes « dérivés de composés » (gr. παρασύνθετον, arm. յարաբարի *yarabard*, 54-55 L. = *DTArm* 23): les deux exemples donnés dans le texte grec sont ἀντιγονίζω « je suis du parti d'Antigone (Ἀντίγονος) » et φιλιππίζω « je suis du parti de Philippe (Φίλιππος) », ce qui dans la version arménienne est transposé en վարդապետել *vardapetem* « j'exerce la profession de *vardapet*, j'enseigne » et en սահմանաբանել *sahmanabanem*, mot dont le sens et la formation appellent une discussion.

Le premier de ces deux verbes est bien attesté dans la littérature classique, et il est inutile de rappeler l'importance du titre de *vardapet* « maître, docteur » dans l'histoire de la culture arménienne, aujourd'hui comme hier. Cette men-

24 Dans le passage d'Isaïe, le mot բարբառ *barbar* « cri » est à comprendre comme l'équivalent d'un nom d'agent « quelqu'un qui crie » (gr. βοῶντος), par une métonymie d'un type banal en arménien. Mais le traducteur de Denys l'a interprété dans son emploi usuel.

tion constitue donc, en quelque sorte, une « signature » du traducteur de la *Téchnē*, qui est lui-même un maître de grammaire et indique sa profession. Mieux encore, il s'inscrit ainsi dans la glorieuse tradition de Grégoire l'Illuminateur, l'évangéliste de l'Arménie, et de Mesrop-Maştoc', l'inventeur de l'alphabet arménien et le fondateur de l'école des Saints Traducteurs. Je pense, en effet, qu'en donnant ce verbe comme exemple il fait implicitement référence à deux passages célèbres de la littérature classique.

(a) Dans l'*Histoire d'Arménie (Patmut'own Hayoc')* d'Agathange, lorsque le bienheureux Grégoire entreprend l'instruction chrétienne du roi Trdat, de sa cour et de tout le peuple d'Arménie, il s'adresse à son auditoire en ces termes (§ 257) : ամենուսոյց շնորհօք Հոգւոյն բան ի գործ արասցուք վարդապետել ձեզ *amenusoyc' šnorhōk' Hogwoy-n ban i gorc arasc'uk' vardapetel jez* « avec la grâce de l'Esprit qui enseigne tout, nous allons mettre en œuvre la parole pour vous instruire ». C'est ainsi qu'est introduit le grand « enseignement » (ou « catéchisme ») de saint Grégoire » (Վարդապետութիւն Սրբոյն Գրիգորի *Vardapetut'own Srboy-n Grigori*), qui couvre plus de la moitié du livre (§ 259-715).

(b) Dans son *Histoire d'Arménie (Patmut'own Hayoc')*, Movsēs Xorenac'i expose les difficultés auxquelles est confronté Mesrop dans son apostolat (III, 47) : Եւ ի վարդապետել երանելոյն Մեսրոպայ՝ ոչ փոքր կրէր վտանգս *Ew i vardapetel eranelwoy-n Mesropay oc' p'ok'r krēr vtangs* « Et lorsque le bienheureux Mesrop enseignait, il endurait de grandes souffrances », faute de pouvoir célébrer la liturgie en arménien et donc de diffuser la religion chrétienne dans la population²⁵. C'est ainsi qu'il fut amené à inventer un alphabet pour traduire les textes sacrés en arménien, ce qui est bien un travail de grammairien.

Quant au second verbe, սահմանաբանել *sahmanabanem*, c'est, sauf erreur, un néologisme, un mot créé par le traducteur de la *Téchnē* qui n'est même pas signalé dans le *NBHL*, non plus que le nom composé սահմանաբան *sahmanaban* dont il est le dénominatif. Comme le mot սահման *sahman* « borne, limite » a souvent dans la littérature grammaticale le sens de « définition », sur le modèle du grec ὄρος qu'il sert à traduire, ce verbe signifie proprement « je suis expert (le second membre de composé -բան *-ban* est l'équivalent habituel du grec -λόγος) en définitions ». Ici aussi, on doit y voir une « signature ». Cela nous montre que, malgré la réputation de discipline austère et rébarbative qu'a souvent la grammaire, un maître de grammaire peut avoir le sens de l'humour ; c'était du moins le cas dans l'Arménie médiévale²⁶.

25 Voir la note ad loc. de J.-P. Mahé dans sa traduction du passage (Mahé—Mahé 1993).

26 Merci à Agnès Ouzounian et à Robin Meyer pour leur relecture attentive.

Bibliographie

- Adjarian [Ačarıyan], H. 2018-2019. «L'arménien mesropien», *Revue des Études Arméniennes* 38, 449-458 [extrait de *l'Histoire de la langue arménienne* traduit en français et présenté par Jean-Pierre Mahé].
- Adontz, N. 1970. *Denys de Thrace et les commentateurs arméniens*, Louvain : Imprimerie orientaliste / Lisbonne : Bibliothèque de la Fondation Calouste Gulbenkian [traduction française, par René Hotterbeex, de l'original russe publié à Saint-Pétersbourg en 1915 : Дионисий Фракийский и армянские толкователи].
- Amalyan, H.M. 1996 (éd.) *Girk' Makabayec'woc'. K'nnakan bnağir* [Livres des Maccabées : texte critique], Erevan : ՀՀ ԳԱԱ Hratarakč'ut'yun.
- Callipo, M. 2011. *Dionisio Tracce e la tradizione grammaticale*, Acireale-Roma : Bonanno Editore (Multa Paucis 9).
- Clackson, J.P. 1995. «The *Technē* in Armenian», in Law—Sluiter 1995, 121-133.
- EDArmIL = Martirosyan, H.K. 2010. *Etymological Dictionary of the Armenian Inherited Lexicon*, Leiden – Boston : Brill (Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series 8).
- Garsoïan, N.G. 1989. *The Epic Histories Attributed to P'awstos Buzand*, Cambridge MA : Harvard University Press.
- Grillet, B.—Lestienne, M. (éds.) 1997. *La Bible d'Alexandrie. 9/1: Premier Livre des Règnes*, Paris : Le Cerf.
- ՀԱԲ = Adjarian (Ačarıyan), H. 1971-1977. *Hayeren armatakan bařaran* [Dictionnaire étymologique de l'arménien], I–IV, Erevan : Erevani Hamalsarani Hratarakč'ut'yun [édition imprimée de l'original publié en phototypie de 1926 à 1935].
- Ĵahukyan [Djahoukyan, Džaukjan], G.B. 1978. *Obščee i armjanskoe jazykoznanie* [Linguistique générale et arménienne], Erevan : Haykakan SSR GA Hratarakč'ut'yun.
- Ĵahukyan [Djahoukyan, Džaukjan], G.B. 1982. *Sravnitel'naja grammatika armjanskogo jazyka* [Grammaire comparée de la langue arménienne], Erevan : Haykakan SSR GA Hratarakč'ut'yun.
- Ĵahukyan [Djahoukyan, Džaukjan], G.B. 1987. *Hayoc' lezvi patmut'yun – Naxagrajin žamanakašrjan* [Histoire de la langue arménienne : époque pré littéraire], Erevan : Haykakan SSR GA Hratarakč'ut'yun.
- Kirk, G.S. (ed.) *The Iliad: A commentary*, Cambridge : Cambridge University Press. Vol. I : books 1-4 (G.S. Kirk), 1985 ; II : 5-8 (G.S. Kirk), 1990 ; III : 9-12 (Bryan Hainsworth), 1993 ; IV : 13-16 (Richard Janko), 1992 ; V : 17-20 (Mark W. Edwards), 1991 ; VI : 21-24 (Nicholas Richardson), 1993.
- Künzle, B.O. 1984. *Das altarmenische Evangelium / L'Évangile en arménien ancien*, Bern : Peter Lang (I : Edition ; II : Lexikon).
- Lallot, J. 1989. *La Grammaire de Denys le Thrace (traduction annotée)*, Paris : Éditions du CNRS (Collection Sciences du langage).

- Lallot, J. 1995. « *Grammatici certant* : vers une typologie de l'argumentation *pro* et *contra* dans la question de l'authenticité de la *Technè* », in Law—Sluiter 1995, 27-40.
- Lamberterie, Ch. de. 1986. « Deux isoglosses entre l'arménien et l'indo-iranien », in Leroy, M—Mawet, F. (éds), *La place de l'arménien dans les langues indo-européennes (Actes du Colloque de linguistique indo-européenne, Bruxelles, 21 mars 1985)*, Louvain : Peeters (Académie royale de Belgique, Fonds René Draguet, Classe des Lettres, Tome III), 48-61.
- Lamberterie, Ch. de. 1996[97]. « Le préverbe arménien (*h*)*an-* », in Mahé, J.-P.—Thomson, R.W. (eds), *From Byzantium to Iran. Armenian Studies in honour of Nina Garsoïan*, Atlanta : Scholars Press, 245-268.
- Lamberterie, Ch. de. 2006. « Traces de la langue poétique indo-européenne dans le lexique arménien », in Pinault, G.-J.—Petit, D. (éds.), *La langue poétique indo-européenne (Actes du Colloque de travail de la Société des Études Indo-Européennes [Indo-germanische Gesellschaft / Society for Indo-European Studies], Paris, 22-24 octobre 2003)*, Leuven – Paris : Peeters (Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris 91), 213-234.
- Law, V.—Sluiter, I. 1995. « Introduction », in Law—Sluiter 1995, 7-12.
- Law, V.—Sluiter, I. (eds.) 1995. *Dionysius Thrax and the Technè Grammatiké*, Münster : Nodus Publikationen.
- Mahé, A.—Mahé, J.-P. (éds) 1993. *Moïse de Khorène. Histoire de l'Arménie*, Paris : Gallimard [nouvelle traduction de l'arménien classique par Annie et Jean-Pierre Mahé (d'après Victor Langlois), avec une introduction et des notes].
- Meillet, A. 1910-1911. « Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien. iv. Emploi des formes personnelles des verbes », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* 16, 92-131.
- Meillet, A. 1962. *Études de linguistique et de philologie arméniennes. I*, Lisbonne : Bibliothèque de la Fondation Calouste Gulbenkian.
- Meillet, A. 1977. *Études de linguistique et de philologie arméniennes. II*, Louvain-la-Neuve : Peeters.
- Meyer, R. 2018-2019. « Syntactical Peculiarities of Relative Clauses in the Armenian New Testament », *Revue des Études Arméniennes* 38, 35-83.
- Muradyan, G. 2012. *Grecisms in Ancient Armenian*, Leuven : Peeters (Hebrew University Armenian Studies, 13).
- NBHL = Awetik'eân, G., Siwrmélean, X., Awgerean, M. 1836-1837. *Nor bargirk' haykazeân lezui* [Nouveau dictionnaire de la langue arménienne], 2 vols (I, 1836 ; II, 1837), Venetiek : I Tparani Srboyn Łazaru.
- Olsen, B.A. 1999. *The Noun in Biblical Armenian*, Berlin – New York : Mouton de Gruyter (Trends in Linguistics, Studies and Monographs 119). DOI: 10.1515/9783110801989.
- Robins, R.H. 1995. « The Authenticity or the *Technè*: The *status quaestionis* », in Law—Sluiter 1995, 13-26.

Tinti, I. 2016. «Problematising the Greek Influence on Armenian Texts», *Rhesis. International Journal of Linguistics, Philology and Literature* 7.1, p. 28-43.

Uhlig, G. (ed.) 1883. *Dionysii Thracis ars grammatica*, Leipzig: Teubner (Grammatici Graeci I. 1).